

Jean-Paul Damaggio

Castelsarrasin
et la famille Canavaggia

Editions La Brochure
124 Rte de Lavit
82210 Angeville
septembre 2021
ISBN : 978-2-37451-067-5
Plus de renseignements sur :
sur <http://la-brochure.over-blog.com>
<http://viedelabrochure.canalblog.com>



Marie Canavaglia (1896-1976)

Sommaire

L'arrivée des Canavaggia à Castelsarrasin
La famille Patry de Limoges
Renée l'astronome (1902 - 1996)
Jeanne et son mari (1900 - 1995)
Jeanne l'écrivaine
Jeanne la peintre
Marie sa vie (1896-1976)
Marie la traductrice
Marie l'assistante de Céline
Conclusion
Sources

Marie dessinée par Jeanne Laganne avec dessous un pastel plus beau, de la peintre.



Marie Canavaglia.



L'arrivée de Canavaggia à Castelsarrasin

En 1900 un nouveau procureur arrive à Castelsarrasin qui s'était marié à Limoges.

Peu habitué des archives judiciaires – et à chaque fois que j'y ai fait une incursion j'ai mesuré mon tort – je ne peux, pour le moment, dire grand-chose de son activité professionnelle. Je sais seulement qu'il a été nommé à Castelsarrasin le 21 avril 1899.

J'ai été attiré par cet homme à cause de ses trois filles exceptionnelles, comme nous allons le vérifier.

Tout commence par le recensement de Castelsarrasin en 1901. Jérôme Canavaggia a alors 39 ans, il est marié avec Louise Patry et il a deux filles, la première Marie âgée de 5 ans, la deuxième Jeanne de 3 mois. Pour aider la mère, une femme de chambre de 21 ans, Jeanne Pujol et une cuisinière de 33 ans Marguerite Aubisse.

Canavaggia	Jérôme	39	2°	chef de ménage	Procureur à Castelsarrasin
Patry	Louise	37	1°	femme	c. p.
Canavaggia	Marie	5	1°	fills	c. p.
Canavaggia	Jeanne	3 mois	2°	fills	c. p.
Pujol	Jeanne	21	1°	-	femme de chamb.
Aubisse	Marguerite	33	2°	-	cuisinière

Grâce au site internet Geanet je découvre sans peine quelques précisions.

Jérôme Clément Canavaggia, né le 23 novembre 1861 à Ajaccio est décédé le 6 juin 1952, à l'âge de 90 ans à Louyat (Limoges).

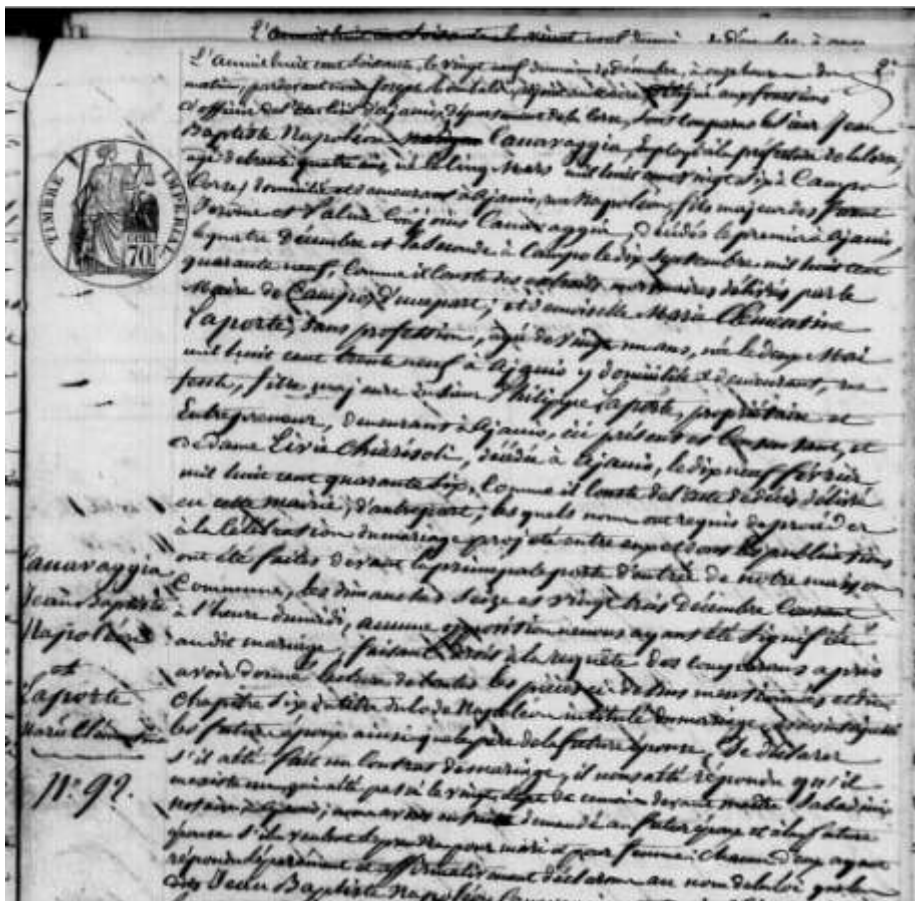
Marié avec Louise Patry (1873-1925), ce ne sont pas deux mais trois filles issues du mariage : Marie Joséphine Clémentine Canavaggia (1896-1976), Jeanne Baptistine Canavaggia (1900-1995) et Louise Élisabeth Renée Canavaggia (1902-1996).

Le recensement de 1906, *Place de la liberté*, répète les mêmes informations sauf que le procureur est devenu président du tribunal et la femme de chambre a changé.

Canavaggia	Jérôme	1861	Ajaccio	France	Chaplain	Propriétaire
Patry	Louise	1873	Limoges	il	épouse	Le fief
Canavaggia	Jeanne	1896	Canavaggia	il	filles	il
il	Renée	1902	il	il	il	il
Aubille	Marguerite	1866	Neuville	il	domestique	Canavaggia
Michel	Jubin	1887	St Nicolas	il	il	propriétaire

Jean-Baptiste Napoléon Canavaggia, le père de Jérôme, s'est marié le 29 décembre 1860 et il était employé de préfecture (né le 5 mars 1826 à Campo) et fils majeur de Jérôme et Aline ; son épouse, Marie Clémentine Laporte avait 21 ans (née le 2 mai 1839 à Ajaccio) et était la fille majeure d'un entrepreneur et propriétaire. Les témoins : le président du tribunal

civil, chevalier de la légion d'honneur ; le chef de division à la préfecture chevalier de la légion d'honneur, un marchand l'oncle germain de l'épouse et l'employé à la recette générale.



Un an après le mariage (25 novembre 1861), c'est donc la naissance du premier fils avec en partie les mêmes témoins qui ont peut-être gagné en grade : Lazare Chiarisoli chef de comptabilité à la recette

général et Paul Cosmi conducteur des Pont et Chaussées. Le père est devenu commis rédacteur à la préfecture de Corse

L'An mil huit cent soixante un, le vingt cinq
 du mois de Novembre, à une heure de relevée, pardevant
 légalement nous Joseph Bombaldi, adjoint au Maire, de la ville aux fonctions
 d'officier de l'état civil d'Ajaccio, département de la Corse, est
 comparu le sieur Jean Baptiste Napoléon Camaraggia,
 N° 392. Commis rédacteur à la Préfecture de la Corse, âgé de trente
 cinq ans, demeurant à Ajaccio, sous la protection, lequel nous a
 présenté un enfant de sexe masculin né en cette ville, au
 lieu à onze heures du matin, de lui comparant et de Marie
 Marie Eléonore née Caporta, propriétaire, âgée
 de vingt trois ans, demeurant, et au quel a été paré et ont été
 acquis les prénoms de Jerôme Elément
 les actes de déclaration et présentation faits au présent devant
 Sieurs Paul Cosmi, l'conducteur des Ponts et Chaussées, âgé
 de trente quatre ans et Lazare Chiarisoli, chef de comptable
 à la recette générale, âgé de cinquante un ans, tous deux
 domiciliés à Ajaccio, et ont été paré et témoins signés
 et ce sur le présent acte. Ajaccio, le vingt cinq
 Camaraggia Chiarisoli
 Cosmi Bombaldi

Ce fils aîné dont on a l'acte de naissance, va donc se marier à Limoges le 30 octobre 1894 (32 ans) en tant que substitut du Procureur de la République de Saint Flour (Cantal) dont le père est noté à ce moment là propriétaire à Ajaccio et la mère décédée. L'épouse Louise Patry sans profession - comme d'habitude pour les femmes - a 21 ans et est la fille d'Alexandre Patry négociant et de Marie Quercy.

Témoins : Dominique Campi, mécanicien principal de la marine demeurant à Toulon, Eugène Patry industriel 42 ans, oncle paternel de la mariée, Lucien Patry industriel, frère de la mariée, Emile Quercy, tanneur, oncle maternel de la mariée.

officier de l'état-civil de la commune
de Limoges (Haute-Vienne), avons prononcé, au nom de la loi, que Jérôme Canavaggia
Canavaggia, et Louise Patry,
sont unis en mariage. Dont acte fait et passé publiquement en l'hôtel-de-ville, dans la salle des
mariages, les portes ouvertes, en présence de : 1° Dominique Campi, mécanicien
principal de la marine, Chevalier de la Légion d'honneur, âgé de
quarante-neuf ans, demeurant à Toulon (Var), cousin de la mariée;
2° Eugène Patry, industriel, âgé de quarante-neuf ans, demeurant
à Limoges, rue Haute-Vienne 8, oncle paternel de la mariée; 3°
Lucien Patry, industriel, âgé de trente-huit ans, demeurant à
Limoges, place Haute-Vienne, frère de la mariée; 4° Emile
Quercy, tanneur, âgé de vingt-neuf ans, demeurant à La
Voulteraine (Creuse), oncle maternel de la mariée. Après lecture
des présent acte, tous les conjoints, ont signé avec nous,

Canavaggia
Patry
Campi
Quercy
Patry

Jérôme Canavaggia quitte Ajaccio pour Saint-Flour en novembre 1892. Il se retrouve à Castres le 15 mars 1896.

Mouvement judiciaire

Sont nommés :

Procureur. — M. Marty, substitut à Castres.

Juges. — A Bastia, M. Fabre, juge à Saint-Pons; à Valenciennes, M. Compagnon; à Yvetot, M. Leguillon, juge suppléant au Havre; à Guelma, M. Bergeron; à Mascara, M. Brenil, juge suppléant à Soussse.

Substituts. — A Castres, M. **Canavaggia**; à Saint-Flour, M. Cangardel.

Comme déjà indiqué le 21 avril 1899 c'est la prestation de serment pour Castelsarrasin en tant que procureur.

Cour d'appel

PRESTATIONS DE SERMENT

Hier, à midi et demi, sous la présidence de M. Dormnad, premier président, devant toutes les chambres réunies, les magistrats du ressort de la cour de Toulouse nouvellement nommés à divers sièges ont prêté serment.

On observa le cérémonial d'usage; les premiers qui jurèrent, selon la formule, de respecter la loi, furent MM. Simonet, président de chambre; Artus, conseiller, et Bonzom, substitut du procureur général. Aussitôt après, M. Dormand prononça les paroles suivantes :

« La cour, messieurs, vous invite *avec plaisir* à prendre place sur les hauts sièges qui sont désormais les vôtres. »

Les magistrats s'installent et viennent prêter serment :

MM. Bomans, président à Moissac; Latreille, procureur de la République à Saint-Girons; Monnier, juge à Lavaur; Caussanel-Robaglia, juge à Toulouse; **Canavaggia**, procureur de la République à Castelsarrasin; Loup, substitut à Castres; Delthil, substitut à Saint-Gaudens; Dormand, juge suppléant à Saint-Gaudens; Carrère, juge suppléant à Villefranche, et Rives, juge suppléant à Castelsarrasin.

La Dépêche du 29 mai 1902 nous indique la nouvelle fonction de Jérôme Canavaggia

AU JOUR LE JOUR

Echos du Palais

Devant la première chambre de la cour d'appel, présidée par M. Dormand, ont prêté, hier, le serment professionnel prescrit par la loi : MM. Grabias, nommé président du tribunal d'Albi (il était, auparavant, président à Castelsarrasin) ; **Canavaggia**, nommé président du tribunal de Castelsarrasin (il était procureur au même siège) ; Laganne, nommé procureur à Castelsarrasin (il était substitut à Bayonne) ; enfin, M. Bouniol, qui, de procureur de la République à Montélimar, est nommé substitut à Toulouse, en remplacement de M. Laurens, récemment décédé.

En plus de la nomination de Canavaggia au poste de président du tribunal il faut observer son remplacement en tant que procureur par **Laganne** qui venait de Bayonne et dont le fils sera... le futur époux de Jeanne Canavaggia !

En signalant la décision du 17 mars 1912 *La Dépêche* indique qu'à cette date Canavaggia et Laganne sont toujours à Castelsarrasin.

ETUDE DE Me MARCEL MORAUD, AVOCAT A
Castelsarrasin, successeur de Me Guimmin. — Loi du 24 juillet 1867. — Extrait d'un jugement correctionnel (partie civile) rendu par le tribunal de Castelsarrasin. — République Française. — Au nom du peuple français. Audience publique et correctionnelle, partie civile du dix-sept mai mil neuf cent douze. Présents : MM. **Canavaggia**, président. Barsalou, juge suppléant; Chatinlerès, avocat, pris pour compléter le tribunal; Laganne, procureur de la République, et Chabbet, commis-greffier. (MM. Chantot et Molinier, empêchés de concourir au jugement comme ayant instruit l'affaire.) — Cause : 1^o De M. le procureur de la République.

Ceci étant je n'ai pas trouvé trace de lui sur le recensement de 1911. Par contre la solidarité corse n'était pas un vain mot quand je découvre :

Charançon	Raphaël	1876	Castagnu	us	chef de ménage	gardienn. obs. prison	Etat
Giovanani	Camille	1878	Bastia	us	époux	surveillant	us
Charançon	Germani	1899	us	us	fid.	à prof.	

Les Giovanani, lui né à Ajaccio et elle à Bastia ont donc trouvé du travail à Castelsarrasin : lui en tant que concierge du tribunal (né en 1836 il avait 75 ans !), elle en tant que gardienne de prison comme son mari.

Giovanani	François	1836	Ajaccio	us	chef de ménage	Concierge	Prison
Santovanti	Madeline	1842	us	us	épouse	à prof.	

La famille Patry

Qui est donc cette famille Patry qui semble riche en tant qu'industriels ?

L'histoire de leur entreprise est importante.

En 1898 Louis Patry, propriétaire depuis 1856 d'une tannerie implantée à une cinquantaine mètres en bordure de la Vienne, édifie des magasins et entrepôts industriels avenue Baudin. Elle fut détruite. Les fils, Jean Lucien (dit Léonce) et Louis (dit Eugène), forment en 1907 la société Patry frères, détruisent les anciens bâtiments pour en édifier de plus vastes en 1910. Ces derniers abritent alors les magasins et entrepôts industriels, ainsi que les bureaux de la tannerie. Vers 1946 les bâtiments de la tannerie sont repris par une usine de tissage, les frères Patry implantant alors leur tannerie sur la commune voisine d'Isle au moulin des Roches. Ils conservent leurs entrepôts et bureaux de l'avenue Baudin jusqu'à la fin des années 1950, date à laquelle les bâtiments sont reconvertis en garage de réparation de camions Berliet, et depuis 1968 en garage de réparation automobile spécialisé dans les pneumatiques. La tannerie disposait de 600 à 700 m³ de fosses, de 3 paires de cylindres broyeurs et de 6 marteaux entre 1895 et 1914.

Louise Patry (1873-1925) est bien la fille de Jean-Alexandre Patry (1844-1904) et de Marie Julie Elisabeth Quercy (1853-1938). Et Jean-Alexandre a

eu pour parents Louis Patry (1805-1901) et Marie Joséphine Mantin (1820-1905)

Au moment où elle est à Castelsarrasin, Louise Patry cumule les deuils avec celui de son grand-père en 1901, celui de son père en 1904, et celui de sa grand-mère en 1905.

1280.
Patry
Loul

Du vingt-cinq septembre mil neuf cent un à huit heures du matin et vers par nous Paul Carcade, adjoint du maire de la commune de Limoges, remplissant par délégation les fonctions d'officier de l'état-civil.

Acte de décès de Louis Patry, rentier, né à Argenton (Inde) le vingt-cinq août mil huit cent vingt-cinq, domicilié à Limoges, place Foch, numéro 14, veuf par première fois de Angel Bernard et épouse en deuxième de Marie Joséphine Mantin, sans profession, âgée de quatre-vingt-un ans, fils de feu Jean Patry et de feu Marie Legendre, son épouse, nés à des domiciles, à motif à quatre heures.

Sur la déclaration faite par Léonce Patry, industriel, âgé de quarante-cinq ans, domicilié à Limoges, avenue Saint-Blas 2 et Edmond Pigeau, tanneur, âgé de quarante-trois ans domicilié à Limoges, avenue Paulin 112, fils et petit-fils du décès.

Constaté par le médecin commis à cet effet. Après lecture du présent acte les conjoints ont signé avec nous.

Léonce Patry
Edmond Pigeau
Paul Carcade

Voici le décès du grand-père, le 25 septembre 1901, Louis Patry à l'âge de 81 ans, désigné comme rentier à Argenton, et le fils Léonce est témoin avec un autre tanneur.

N° 167
Paty
Jean

De l'acte de décès de _____ mil neuf cent quatre-vingt à dix heures du
matin, et reçu par nous, Pierre Descombes facteurs _____ adjoint
du maire de la commune de Limoges, remplissant par délégation les fonctions d'officier de
l'état-civil;

Acte de décès de Jean Alexandre Paty, résidant
à Limoges, né le vingt février, mil huit cent quarante quatre à Limoges, et demeurant place Saint
Pierre le jour de Marie Quercy, fille de feu
Louis Paty, et de Marie Joséphine Martin.
sa veuve; Et si au soir, dimanche à matin à sept
heures _____

Sur la déclaration faite par Edmond Pineau, tanneur âgé de
vingt ans, domicilié avenue Brandier 112,
et Gustave Parisot, employé à la commune âgé de
huit ans, domiciliés rue burger pedouze;
mari et non parent au décès.

Constaté par le médecin commis à cet effet. Après lecture du présent acte les comparants
ont signé avec nous.

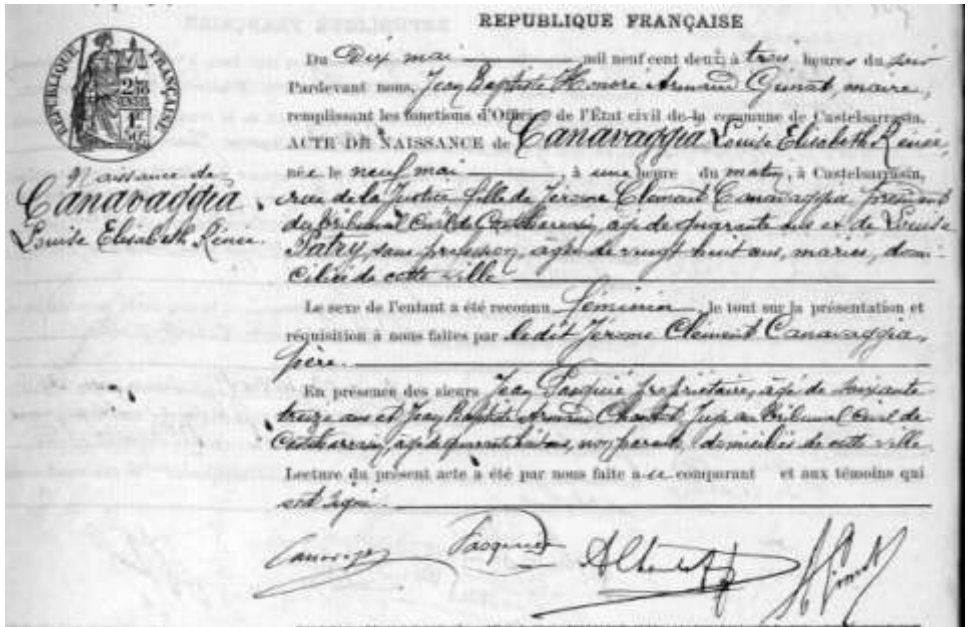
Ed. Parisot
E. Pineau

Et à présent le décès du père le 20 février 1904 avec
encore Edmond Pineau tanneur comme témoin. On
peut y vérifier qu'il est le fils du précédent.

Renée



Renée et sa sœur Marie.
Elle l'a tient par le bras.
Elles semblent heureuses.
Date t lieu inconnus



Elle est la dernière née des trois sœurs comme le montre cet acte de naissance du 10 mai 1902 en présence de Jean Pasquié propriétaire et de M. Chantot juge au tribunal civil.

Elle a fait ses études secondaires au lycée de Nîmes (bachelière en 1920) puis entra à la faculté des lettres de Montpellier où elle obtient une licence de philosophie en 1924. En 1926, sous la direction de Léon Brunschvicg, elle passa un diplôme de philosophie à Paris : *La chose en soi et les conditions de la connaissance dans la critique de la raison pure.*

SUJETS DES MEMOIRES

Philosophie.

Mlle CANAVAGGIA. — La chose en soi et les conditions de la connaissance dans la *Critique de la raison pure*.

M. CANGUILHEM. — La théorie de l'ordre et du progrès chez A. Comte. (Étude sur la méthode statique et dynamique.)

Fac de Lettres 1^{er} janvier 1927

Dès 1929, elle est stagiaire bénévole à l'Observatoire de Paris. Mais alors quels étaient ses revenus ? Elle bénéficiait d'un logement gratuit et sans doute sa famille lui assurait de quoi vivre, ou sa sœur.

Les rapports annuels de l'observatoire du 1^{er} janvier 1929 portent témoignage de son rôle :

M. de GRANDCHAMP assistant à l'Observatoire de Bordeaux, en congé, nous a donné une aide bénévole régulière ; M. BARBIER, stagiaire, revenu en novembre du service militaire a repris sa place auprès de nous. M. DARBRE, de l'Université de Lausanne, a continué à travailler sous la direction de M. Mineur jusqu'au mois de juillet ; M^{lle} CANAVAGGIA, étudiante en Sorbonne, s'est mise aussi sous la direction de M. Mineur depuis le mois de novembre.

Elle changea alors d'orientation et commença des études scientifiques, obtenant une licence de mathématiques à Paris en 1933.

Elle devient chef de travaux du Bureau de statistique stellaire de l'Institut d'Astrophysique de Paris (1936-1940) et y travaille alors avec Mineur, Barbier et Chalonge.

Voici encore les notes du rapport annuel.

Celles du 14 juin 1932 puis celle du 1^{er} janvier 1940 qui confirment les recherches de Renée Canavaggia.

— M^{lle} R. CANAVAGGIA :

Recherches sur les vitesses radiales d'ensemble des étoiles (en collaboration avec MM. Mineur, Varchon, Barbier, M^{me} Mineur, M^{lle}s Chevallier, Roumens).

Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 1931, t. 192, p. 1357. — *Bulletin astronomique*, 2^e série, t. 6, p. 355.

— M^{me} E. GRANDON :

Profondeur moyenne d'un canal calculée à l'aide des constantes harmoniques de deux stations.

Comptes rendus de l'Académie des Sciences, t. 192, p. 666.

— M^{lle} R. CHEVALLIER :

Recherches sur les vitesses radiales d'ensemble des étoiles (en collaboration avec MM. Mineur, Varchon, Barbier, M^{me} Mineur, M^{lle}s Canavaggia, Roumens).

Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 1931, t. 192, p. 1357. — *Bulletin astronomique*, 2^e série, t. 6, p. 355.

1^o *Service des occultations lunaires*. — Après sa démobilisation et en fin d'année 1940, M. BARBIER a été chargé de ce service. L'appareil employé est l'équatorial dit « de la Sorbonne » de 0^m 25 d'ouverture. Un plan de remise en état et d'adaptation de l'instrument a été arrêté. M^{lle} CANAVAGGIA, stagiaire bénévole, a apporté son concours au service.

Le 7 mars 1945 avec trois certificats d'études supérieures, elle est encore stagiaire bénévole à Paris pour les fonctions d'aide-astronome !

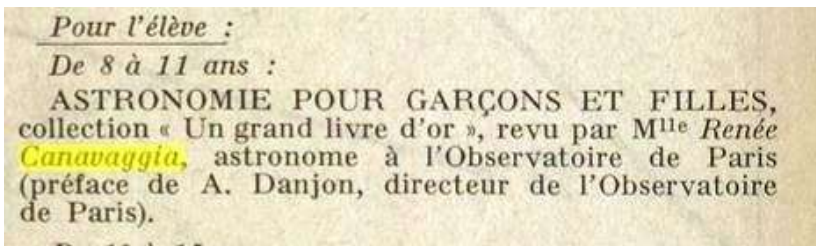
De 1943 à 1945, boursière de recherche du CNRS, elle est enfin nommée le 1^{er} octobre 1945 aide-astronome à l'Observatoire de Paris au service de la Carte du Ciel. Elle participe à l'expédition partie pour le nord de la Suède afin d'observer l'éclipse totale de Soleil du 9 juillet 1945. Le 28 mai 1947, Louis-Ferdinand Céline écrit à son avocat Albert Naud :

«Renée Canavaggia qui est une des premières mathématiciennes de France, une petite Madame Curie, est en même temps un fin esprit, tout d'humour et de modestie ». (L.-F. Céline, *Lettres à son avocat, La Flûte de Pan*, Paris, 1984).

Le 14 décembre 1948, elle soutient une thèse de doctorat ès sciences physiques : *Variation de la discontinuité de Balmer chez Cephei, Aquilae et Geminorum*. Cette thèse s'appuyait sur des mesures spectrophotométriques du spectre de Céphéides effectuées pendant la guerre avec un spectrographe Chalonge monté sur l'équatorial de la Sorbonne installé au-dessus du bâtiment de la Carte du Ciel de l'Observatoire de Paris.

Elle poursuit des recherches théoriques sur les Céphéides avec Jean-Claude Pecker. Nommée astronome adjointe le 1^{er} octobre 1953, puis astronome titulaire en 1966, elle prend sa retraite en 1972. Renée Canavaggia meurt à Paris le 26 décembre 1996.

En février 1959 elle avait publié :

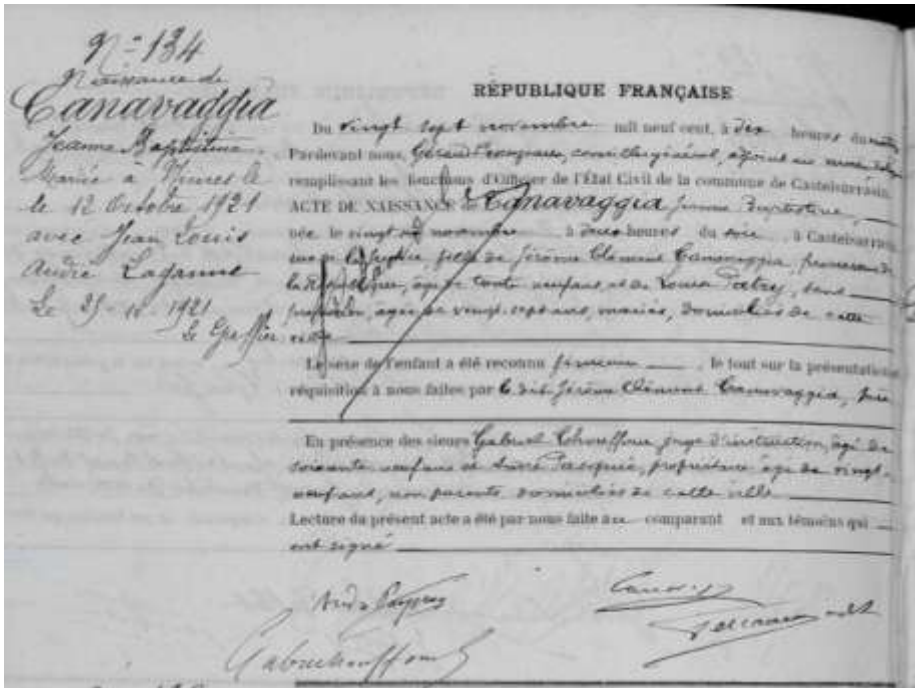


Comme elle a vécu longtemps après les deux autres sœurs, elle est devenue la mémoire de la famille et elle a travaillé à faire connaître les liens entre Marie et Céline. A cette occasion elle parle de Castelsarrasin.

«Quand Marie Canavaggia est arrivée à Nîmes, deux ou trois ans avant la guerre de 1914, elle finissait des études secondaires qui n'avaient rien eu de régulier. Promenée entre Castelsarrasin, où notre père était magistrat, et Limoges, ville maternelle, au gré de circonstances familiales, elle n'avait pas eu d'obligations scolaires bien fixes. Par contre elle lisait beaucoup. Elle choisissait elle-même ses lectures. Des lectures de longue haleine, car elle avait beaucoup de temps. Jules Verne pour commencer, et puis Dickens, Balzac. Au lycée de Nîmes, elle a continué à faire ce qui lui plaisait : l'anglais, l'italien — sans pour cela entrer dans le jeu des compositions et des prix.»

Cette phrase est étrange car on a l'impression que le père et la mère ne vivait pas ensemble alors qu'à Nîmes à partir de 1911 il n'y aura plus de problèmes pour la solarisation. Est-ce lié aux deuils évoqués plus haut ?

Jeanne



Elle est la deuxième née des trois sœurs comme le montre cet acte de naissance du 27 septembre 1900 en présence de André Pasquie le fils du propriétaire et de M. Gabriel Chouffou juge au tribunal civil. L'agent recenseur de 1901 a dû passer en janvier.

Elle bénéficie d'un site internet très documenté, sans nul doute réalisé par sa fille¹.

Pour ses débuts nous lisons :

¹ <http://www.laganne.fr/index.do>

«*Jeanne Canavaggia, qui, dès son enfance, avait montré un véritable talent spontané de dessinatrice, toujours le carnet et le crayon à la main, collectionnant les premiers prix de sa classe, chargée de faire les affiches de vente de charité alors qu'elle n'était qu'une adolescente, n'avait en fait jamais suivi de formation structurée. Son père accepta de l'inscrire à l'École des Beaux Arts de Nîmes où elle apprit les bases des techniques du dessin, de la gravure, du pastel, de la gouache et de l'huile. Elle sortira de cette école avec deux premiers prix.*»

Quand la famille s'installe à Nîmes elle a douze ans et la fille aînée a donc 16 ans.

Elève aux Beaux-Arts de Nîmes, elle devient une peintre proche de Dubuffet, mais aussi une romancière qui, en 1947, avoue l'influence de Céline avec *Tête et boucan* (un titre, paraît-il, trouvé par lui).

Leurs liens avec la vie castelsarrasinoise apparaissent quand elle se marie. Son époux est un lieutenant-aviateur dont il est dit «natif de Moissac», Jean-Louis André Laganne. Le mariage se déroule à Nîmes le 12 octobre 1921.

Ce mari militaire va être pendant longtemps à Alger (il y arrive en 1936) comme l'indique le document suivant de *Le Mutilé* 24 juillet 1938 :

Le lieutenant-colonel Laganne.

Nous apprenons, avec le plus vif plaisir, la promotion au grade de lieutenant-colonel de M. le commandant **Laganne**, attaché au Cabinet Militaire du Gouverneur général de l'Algérie.

Brillant officier aviateur, le lieutenant-colonel **Laganne** apporte dans l'exercice de ses fonctions officielles comme dans ses relations privées, des qualités précieuses qui lui assurent l'estime et la sympathie générales.

Le « Mutilé » est heureux d'adresser au lieutenant-colonel **Laganne** ses plus sincères félicitations.

Ses papiers militaires nous révèlent qu'il est né Villeneuve sur Lot le 2 juin 1894 en tant que fils de Jean Hermann et Bordes Jeanne Gabrielle. Il habitait au moment du dossier militaire à Castelsarrasin et ce depuis bien longtemps.

matériel et des installations en décembre 1939. Mis à disposition du secrétaire général du ministère de l'air. Il est affecté à la base aérienne d'Algérie le 6 octobre 1935 avec le grade de lieutenant colonel obtenu le 15 juin 1938.

En quittant Tours pour Alger Jeanne Laganne découvre une grande ville, grouillante, active, où elle va être marquée par les couleurs. Comme elle a déjà exposé à Paris, elle brille dans cette nouvelle vie mondaine qui s'élargit au-delà du milieu militaire et embrasse une société civile de hauts fonctionnaires.

Nom *Laganne*

Prénoms : *Jean Noël André* Surnoms :

ÉTAT CIVIL.

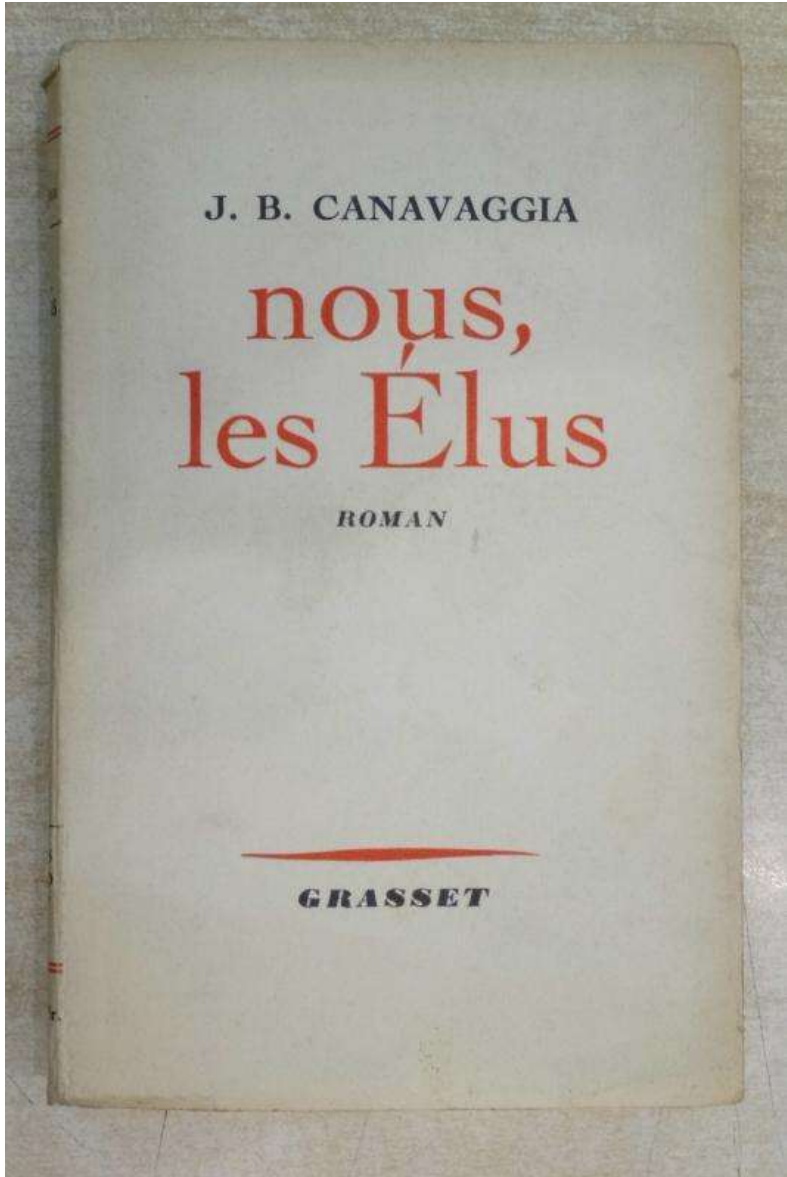
Né le *9 juin 1894* à *Villeneuve sur Lot* canton
d' *usit* , département d' *Lot et Garonne* , résidant
à *Castelsarrasin* , canton d' *usit* , département
d' *Lot et Garonne* , profession d' *Étudiant en droit*
fils d' *Jean Hermann* et de *Berthe Jeanne Schmitt* domiciliés
à *Castelsarrasin* , canton d' *usit* , département d' *Lot et Gar.*

Marié à

DÉCISION DU CONSEIL DE REVISION ET MOTIFS.

Inscrit sous le n° *14* de la liste du canton d' *Castelsarrasin*
Classé dans la *1^e* partie de la liste en 1914 (art. 18 *Boy, tavia, amié*)

Jeanne la romancière



« nous les Elus » 1946 chez Grasset sous le nom de JB Canavaggia (grand prix littéraire d'Algérie 1946)
« Les bras ouverts » 1952 chez Horay sous le nom de JB Canavaggia
« Tête et boucan » 1958 chez Horay sous le nom de JB Canavaggia
« Le léopard » 1959 chez Denoël , sous le pseudonyme de Jeanne Castelane, livre traduit en anglais sous le titre « Michele and Marc »
« Proust et la Politique » 1986 chez Nizet

C'est par le journal *L'Algérie française* que nous aurons des informations sur Jeanne Laganne par un compte-rendu de son premier roman :

« 13 décembre 1946 « nous les Elus »
(éditions grasset)

Madame Laganne s'est adonnée à l'art divin de la peinture et en consomme la pratique avec la piété d'un sacerdoce. Son talent des plus remarquables où se réunissent et se confondent la sûreté des couleurs, l'aisance du pinceau et la facture personnelle, son talent, dis-je, il nous a été donné de l'admirer à Paris, Galerie Carmine, à une exposition de ses œuvres. Est-il besoin d'ajouter qu'un succès de très bon aloi se plut à consacrer les dons heureux de Mme Laganne. Mais ce peintre qu'entoure l'estime des Algérois, joue encore d'une autre corde vibrante de son arc. Sous le nom de J. B. Canavaggia, elle vient d'offrir à la pensée du public et à la sensibilité de son cœur, un roman « nous les Elus ». Les témoins, les scènes se déroulent dans le cadre de notre Ville d'Alger si

fertile en mystères, en actes de richesses, en spectacles de pauvretés et où se croisent et s'affrontent comme dans une symphonie inachevée, la lyre des bonheurs et la sombre gamme des malheurs. Ce nouveau livre traite, avec maîtrise, un sujet à la fois dramatique et social. C'est l'histoire accidentée de cette lutte sournoise contre la disette et la maladie, que soutiennent chaque jour, hélas, ces familles sur lesquelles un sort cruel semble s'acharner. L'auteur a su traduire à grands traits rudes l'âpre bataille pour le pain quotidien et aussi cette incertitude du lendemain que « nous les Elus » nous n'avons pas connue lors de notre jeunesse. J.B. Canavaggia a analysé, très simplement mais avec beaucoup de réalité, tout ce que le petit Manuel, héros de ce roman, ressent d'amertume, de dégoût ou d'espoir. Le faisceau des sentiments de cet enfant livré à lui-même, dans un milieu où le vice trouve des proies faciles, son travail, ses aspirations en devenant un homme, tout cela nous le vivons au fur et à mesure que les pages s'ajoutent aux pages, telle la marche à l'étoile ou au but d'un pèlerinage. Si malgré tout, ce livre, comme presque tous ceux d'aujourd'hui, laisse apercevoir quelques imperfections échappées au jaillissement spontané de l'esprit des épisodes, il n'en n'est pas moins vrai que l'auteur a su, par le choix réfléchi du sujet, lever un coin du voile qu'entoure la vie intime et douloureuse d'une famille comme il y en a tant actuellement. Un souffle d'émotion l'anime profondément. Le cadre en est aussi beau, car c'est Alger. J. C. »

J'ai lu ce livre et j'en livre ici ma présentation :
Ce roman linéaire raconte la vie de Manuel.
Un enfant de la misère qui par étapes successives devient riche.
Un enfant d'Alger qui arrive à Limoges.
Alger là où a beaucoup vécu Jeanne.
Limoges la ville de sa mère.
Manuel finit en militaire comme le mari de Jeanne qui fut militaire.
Dès le début le titre surprend avec la minuscule à nous et la majuscule à Elus.
La vie de Manuel est en fait le récit de circonstances qui firent la vie de Manuel.
Ce n'est pas sa faute s'il naît dans une famille misérable de cinq enfants dont la petite dernière va mourir quand le père, ouvrier qualifié dans l'imprimerie quitte sa famille pour une femme plus jeune.
Sa mère va faire des ménages et ce n'est pas sa faute si le propriétaire est un personnage généreux qui va l'aider sa vie durant à sortir de sa misère.
Ce n'est pas sa faute si sa mère meurt et s'il trouve refuge chez son père et Alice, sa femme plus jeune.
Ce n'est pas sa faute si cette femme, alors qu'il est encore mineur, lui fait goûter les délices de l'amour.
Mais laissons, le déroulé de l'histoire pour s'arrêter sur un moment quand le jeune algérien quitte sa ville pour devenir militaire en France. On y retrouve cette vie qui lui tombe dessus et cette vie vue par ses yeux qui découvrent enfin Alger qu'il a parcouru en tout sens en tant que télégraphiste.

«Jamais je n'avais voulu partir, on m'emmenait de force; cette ville qui s'éloignait, je voulais y retourner. Et, pendant ce temps, voici qu'elle me préparait une surprise, cette ville si tendrement connue par cœur, voici qu'elle se présentait pour la dernière fois d'une façon toute neuve, inattendue, frappante, non plus en détail, mais dans son entier, un plan vu de profil, énorme, donnant à chaque quartier sa juste valeur, groupant la Casbah sur la droite, toute blanche, révélant ses collines et sa verdure tout le tour. Jamais la carte de circulation sur les trams ne m'avait donné pareille vue d'ensemble; je ne me lassais pas de déchiffrer, de comparer, de découvrir. En haut, dominant tout, mais sans arriver à faire corps avec l'ensemble, il y avait la colonne du Fort l'Empereur, sans rien pour lui faire vis-à-vis ou pour lui donner une raison d'être, surprise et même gênée par ses propres dimensions. Malgré tout, c'est si long à disparaître, une ville, vue d'un bateau qui prend la mer, qu'au bout de quelque temps, je me suis mis à regarder à droite et à gauche mes voisines et, sur le nombre, il y en avait qui regardaient aussi à droite et à gauche, si bien qu'avant que la côte n'ait disparu, je me suis trouvé en conversation avec une blonde assez défraîchie, mais grande voyageuse, qui faisait des comparaisons entre Alger, Marseille et Port-Vendres.»

Pour conclure passons par la dédicace.

«A ma sœur Marie avec la reconnaissance de Manuel»

Manuel aurait donc existé, il lui aurait raconté son histoire ?

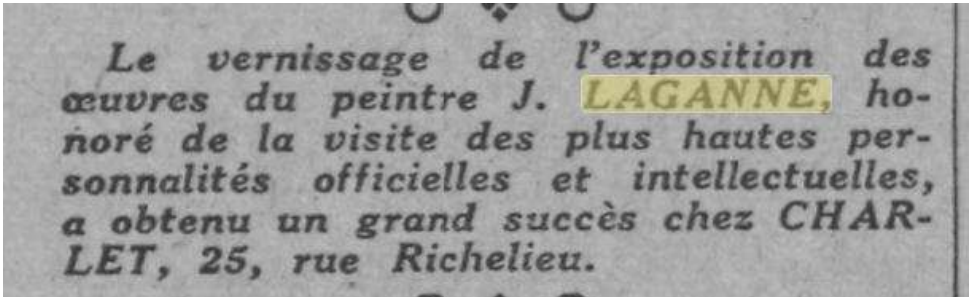
Le livre se termine en 1940 quand il part à la guerre mais une indication subtile permet de savoir qu'il n'y est par mort.

Un roman qui n'entre pas dans le monde étroit de la grande littérature mais qui se lit d'un trait, le suspens y étant permanent.

Jeanne la peintre

1932 constitue une étape importante pour la peintre Jeanne Laganne. Première participation à une manifestation artistique d'importance nationale : le Salon des beaux arts au Grand Palais. Elle a 32 ans.

Elle est immédiatement remarquée et le critique du journal *Le Temps* écrit: « Jeanne Laganne fait preuve d'un talent pénétrant » tandis que le critique Clément Morro de la *Revue Moderne des Arts* écrit : «A une artiste aussi douée et si éprise de sa vocation, qui ne se risque à quelques nouveautés que lorsqu'elle a la certitude du terrain primitivement conquis, l'expérience apportera sans nul doute la virtuosité et le brio que mérite sa sympathique personnalité. Ses œuvres présentes justifient qu'on lui fasse confiance pour l'avenir ».



Echo d'Alger janvier 1944

Exposition J. Laganne

De nombreux nus et des visages qui se racontent. Une grande profusion d'expressions humaines traduites avec une technique habile. Il faut s'arrêter longuement devant des compositions telles que « La table de café » ou « Le joueur », devant plusieurs nus dont on louera la maîtrise. Mais négliger, par contre, les paysages algériens dont l'atmosphère et la lumière particulières sont absentes. C'est à dire que si Mme J. Laganne écrivait, au lieu de peindre, elle serait romancière — avec succès — plutôt que poète.

Echo d'Alger 28 janvier 1944

Je signalerai encore Mlle Laganne, à la Galerie Jeanna Castel, qui accouche de monstres, de personnages de cauchemar d'une belle matière, et deux peintres belges : à la Galerie d'Art du Faubourg, Magritte, surréaliste à sa manière, mais qui est plus humoriste que peintre et ne s'élève jamais au-dessus de la vulgarité ; à la Galerie Lydia Conti, Servranck, froid et guindé, qui nous présente un catalogue en couleurs de pièces détachées pour industrie lourde.

Les Lettres françaises 20 mai 1948

Cette présence sur *Les Lettres Françaises*, journal d'Aragon correspond au fait que Jeanne Laganne est à ce moment-là membre du Parti communiste et elle est à Paris.

Interviewée en 1962 par François PLUCHARD, le critique d'art du journal *Combat* elle reconnaît l'influence de l'Algérie :

« L'Algérie m'a beaucoup apporté dans le sens de l'amour de la vie. Les choses qui peuvent vous aider sont intangibles. Un choc, une connaissance apportent, alors que c'était imprévu. Pour cela on devrait être superstitieux, amoureux de hasard. De loin en loin on a un choc important. »

L'autre choc c'est donc à Paris, par l'intermédiaire de sa sœur Marie qu'il se produira, grâce à la rencontre avec Dubuffet (1901-1985). Marie traduit en anglais les premières critiques concernant Dubuffet pour le présenter au public de New York et elle lui présente sa sœur qui va devenir une adepte de l'abstraction. Je vous renvoie au site internet qui est bien fourni.

Marie Canavaglia



5-16th
Canavaggio
 Mari

Du, vingt^e mars mil huit cent quatre-vingt-seize, à trois heures de l'après-midi, et reçu par nous, Charles Antoine Gourraud, adjoint du maire de la commune de Limoges, remplissant par délégation les fonctions d'officier de l'état-civil.

Acte de naissance de **Mme Josephine Alexandrine Canavaggio** enfant de légitime mariage, né par son père, place Saint-Pierre, le 28^e mars courant à deux heures du matin, fille de **Joséphine Camille Canavaggio** habitant de Limoges et le **Paulin de Saint-Flour Cantal** âgé de trente quatre ans et de **Suzette Patry** âgée de vingt deux ans, domiciliés au lieu de Saint-Flour, maries en cette mairie, le tout vérifié sur leur acte de mariage.

Sur la déclaration faite par le père de la nouvelle née.

Témoins : **Alexandre Patry**, tanneur, âgé de cinquante deux ans, domicilié à Limoges, place Saint-Pierre et **Marc Quercy**, tanneur, âgé de vingt un ans, domicilié à Benevent, Cantal, vicat et grand-mère de l'enfant.

Constaté par le sollicite commis à cet effet. Après lecture du présent acte. Les comparants ont signé avec nous.

[Signatures]

[Stamp: Mairie de Limoges, 20 Septembre 1916, Le Maire-Officier de l'Etat, 1671-10-76]

Acte-ci par l'intermédiaire de Procureur pour
 l'Etat civil de Limoges au lieu de deux
 heures mil huit cent quatre-vingt-seize au lieu
 de la mairie de Canavaggio
 et rempli par le maire de Canavaggio.

Marie est née à Limoges, chez l'aïeul maternel, le 7 mars 1896, et sur l'Etat civil il y a une erreur : Canavaggio ! En mars 1948 le tribunal rectifiera cette erreur.

Le père vivait toujours à Saint-Flour où il était substitut au procureur.

Les témoins sont le grand-père le tanneur Alexandre Patry, 52 ans, et le grand-oncle Marc Quercy tanneur de 21 ans, domicilié à Benevent dans la Creuse.

Marie la traductrice

Marie est la plus connue des trois sœurs. L'aînée prend soin de la cadette et elles vivront, inséparables et ensemble de longues années à l'Observatoire de Paris.

Dans les Lettres de Céline Jean-Paul Louis indique :

« Marie Canavaggia (comme ses sœurs), est une de ces femmes d'exception qui a cherché à échapper aux habitudes sociales de son époque, où le mâle est tout-puissant, et elle l'a fait en choisissant une activité purement intellectuelle et indépendante. »

Après son baccalauréat obtenu en autodidacte sauf la dernière année au lycée, un fait rare alors pour une fille, elle séjourne en Angleterre et en Italie.

Pour l'Italie elle dira à Céline :

« Quand je pense que j'ai appris l'italien pour pouvoir lire Leopardi dans le texte ! Finance ! Journalisme ! voilà où ça m'a mené ! le goût de la poésie ! ... Ah mais ceci pas pour me plaindre ! J'ai eu une telle peur d'être condamnée à perpétuité à l'étouffoir familial... que tous les chemins où presque me sont légers du boulet que j'ai pu rejeter ! Le privilège de l'évadé ! »²

Et dire que finalement elle n'a pu publier une traduction de Leopardi ! Faute sans doute de trouver un éditeur ! Leopardi est un auteur extraordinaire mais un mal aimé en France !

² Lettre à Céline de 1943-1944 publiée dans le livre Maria Canavaggia

En fait Marie entreprend ses premières traductions de l'anglais : entre 1925 et 1930, elle traduit d'abord, par goût du texte, et ne recherche un éditeur qu'une fois le travail terminé, habitude qu'elle va conserver en partie par la suite.



Le Temps 31 janvier 1933



Le Temps février 1942

Au même moment le 25 avril 1942 elle publie avec Louis Jouvét :

VIENT DE PARAITRE :

Nicola Sabbattini, « Pratique pour fabriquer scènes et machines de théâtre », traduction de R. et M. Canavaggia et Louis Jouvet ; introduction de Louis Jouvet. Volume de 232 pages format 19 x 27 cm. illustré de 200 lettrines et figures. Edition de luxe numérotée et limitée à 1.060 exemplaires, soit :

1.000 ex. sur vélin chamois	à Fr. 200
40 — hollandaise	à — 350
20 — japon ancien	à — 700

Dès le 19 mai 1930 je note sa présence dans la revue *Contacts* :

* Le deuxième numéro de la revue *Contacts* publie des œuvres de Titayna, Gaston Rivu, Jean Desthieux, Joseph Pla, Marcel Ormoy, Yvonne Regnaut-Magny, Lucie Porquerol, Harold J. Salémson, Marie Canavaggia, René Patris, Zdislas Milner, Pierre Mayeur, Maurice Roy, G.-H. Gurnaud.

Voici les deux premières présentations d'un livre traduit par Marie en 1933.

LES LECTURES

“La Renarde”

La Renarde (éditions du Siècle) est de Mary Webb, l'auteur de Sarn... Sarn, un fort beau livre ! La Renarde, un joli livre ! Mais pas à la même hauteur...

M. Jacques de Lacretelle, qui a travaillé à la traduction, avec Mlle Marie Canavaggia, nous invite à penser à l'auteur, au travers de l'œuvre. Selon lui, — et c'est une

idée moins originale. Tout le livre sent la campagne anglaise, les fleurs, les arbres, la nuit, et les maisons où l'on eut le pudding... Et il est lyrique, à cause de la musique, de la harpe, des abeilles... Les dernières pages — la mort de Hazel — sont vraiment émouvantes.

R. K.

La Renarde (éditions du Siècle) est de Mary Webb, l'auteur de Sarn... Sam, un fort beau livre ! (*La Renarde*, un joli livre ! Mais pas à la même hauteur... M. Jacques de Lacretelle, qui a travaillé à la traduction, avec Mlle Marie Canavaggia, nous invite à penser à l'auteur, au travers de l'œuvre. Selon lui, — et c'est une idée très juste, et délicate, — le charme des romans écrits par des Anglaises c'est qu'elles s'y peignent, tout entières. Ce sont les rêves de demoiselles qui vieillissent, et s'ennuient, et « marginent » éperdûment... Rêves des longues veillées, quand la campagne est couverte de neige et que le vent souffle, et que les flammes dansent... Rêves aromatisés de thé ; rêves d'isolées qui ont vécu « dans de pauvres demeures, presque sans rien connaître »... Mais «, tout le long du jour, elles allaient d'une chambre à l'autre, imaginant en secret un miracle ». Ainsi, les Brontë, les Eliot, les Mary

Webb... La lecture de ces romans ne devient un délice que si notre imagination y fait apparaître ce personnage ; le personnage principal.

Donc, en lisant *La Renarde*, pensons à Mary Webb. Et, sur quelques invraisemblances, sur quelques puérités sur les bizarreries du caractère de Hazel Woodus et notamment son amour des bêtes, un peu bien absorbant, et imperceptiblement ridicule ; sur la naïveté du jeune pasteur Edward Marston, attendrissons-nous... Ils sont les reflets de l'âme douce mais exaltée de Mary Webb ! Moi, je veux, bien... Jamais « introduction » n'a été plus opportune ! En suivant le conseil de M. de Lacretelle, tous dégusterez mieux *la Renarde*.

Dans un boqueteau, loin des villages, loin des fermes, un boqueteau couvert de mélèzes, il y a un jardin. Dans ce jardin, il y a Abel Woodus, étrange bonhomme, sauvage et heureux, qui fabrique des cercueils et des couronnes mortuaires, élève des abeilles, joue de la harpe; et il y a sa fille, Hazel, une sauvagesse aux yeux de topaze et aux cheveux roux, qui élève Narde, une petite renarde de poil assorti à sa chevelure. La mère, une « bohémienne », est morte. Hazel est ignorante, adorablement. Elle connaît mieux les légendes du pays, celle du Cavalier noir, ou celle de la Meute de la Mort, que la Bible. Elle n'est pas chrétienne, en vérité... C'est une petite faunesse, imprégnée de vieilles croyances de la terre galloise. Une petite dryade, une « fairy »... , Sa pureté est absolue. Hazel, sur les choses de l'amour, paraît sans curiosité, sans désir...

Et pourtant, l'instinct est en elle... Deux hommes, tout le long du livre, se la disputeront. Edward Marston, le jeune pasteur, qui, sans que nous arrivions à comprendre pourquoi, la gardera, après l'avoir épousée, dans l'état de pureté native, respectueusement... Et le hobereau Reddin, dont la passion n'est pas respectueuse du tout. Alors, l'âme de Hazel se donnera toute au bon, au chaste Edward ; mais son corps sera aimanté par la maison de Reddin où elle ira, malgré elle, faire saccager ce que le jeune pasteur protégeait, et vénérât de loin... Hazel mourra en essayant de sauver sa renarde, poursuivie par une meute furieuse, et qui est sa petite sœur ; puisque Hazel est panthéiste sans le savoir. Elle se serait fait tuer, aussi bien, pour le petit hérisson, ou pour les abeilles...

Il ne faut pas considérer *La Renarde* comme une peinture de la vie anglaise. C'est un conte extraordinaire. Et Hazel a tout juste la réalité de la petite sirène, pu de Miarka, la fille de l'Ourse. Hazel est une création poétique, charmante... Les autres personnages sont beaucoup moins originaux. Tout le livre sent la campagne anglaise, les fleurs, les arbres, la nuit, et les 7naisons où l'on cuit le pudding... Et il est lyrique, à cause de la musique, de la harpe, des abeilles... Les dernières pages — la mort de Hazel — sont vraiment émouvantes.

La Liberté 26 octobre 1933 Robert KEMP

L'Homme Libre 6 décembre 1933

La renarde, par Mary Webb, traduit de l'anglais par Mary Canavaggia et Jacques de Lacretelle

(éditions du Siècle). — Parmi les romans de Mme Mary Webb qu'il nous a été donné déjà de connaître, celui-ci compte parmi les meilleurs. L'intrigue n'en est pas simple. Hazel Woodus vit dans les bois, fille d'une gitane et d'un homme simple qui vit de la forêt, elle s'est élevée toute seule, à l'écart dans une mesure rustique, elle aime les bêtes et notamment une petite renarde qu'elle a recueillie, c'est une force de la nature. Un beau soir, en rentrant de visiter une parente, elle rencontre sur la route Jack Reddin qui l'héberge sous son toit et en devient éperdument amoureux, mais avec la complicité d'un valet elle disparaît. Hazel a juré à son père d'épouser le premier homme qui la demanderait en mariage, c'est le pasteur d'un village voisin, Edward Marston, qui se présente et, fidèle à sa promesse, elle l'épouse bien que Jack se déclare prêt à en faire autant, cependant, de convention expresse entre les époux, le mariage reste blanc. Jack Reddin poursuit toujours Hazel de ses assiduités et il parvient à la convaincre de venir habiter chez lui et un mariage irrégulier — qui n'est pas blanc celui-là — se produit. Edward insiste alors pour le retour de la femme prodigue. Il vient la réclamer et il y a lutte, Edward est le moins fort et Hazel se décide pour lui, car si Jack l'attire et la retient, elle aime Edward d'un amour qui, pour être différent n'en est pas moins fort. Sa nouvelle vie ne satisfait cependant pas Hazel, elle souffre de l'indifférence que lui montre Jack et elle revient à lui, pas pour longtemps car des faits nouveaux se révèlent et elle abandonne définitivement la place pour revenir auprès du complaisant et magnanime

Edward. Le bonheur va-t-il enfin bénir cette union, il semble en effet qu'une période plus calme va s'ouvrir malgré l'opposition de la mère d'Edward, malgré la réprobation des fidèles, malgré l'hypocrisie, la sottise, la méchanceté. Mais un beau jour comme Hazel est dans le jardin elle entend une chasse à courre et elle comprend que c'est sa renarde chérie qui est poursuivie, elle la sauve mais c'est elle qui est traquée et elle se jette avec sa renarde dans une carrière. Ainsi finissent la réalité et le symbole. Cette sèche analyse peut sembler bien banale, l'intrigue bien artificielle et les personnages assez conventionnels, mais ce qui ne peut être rendu en quelques lignes c'est l'atmosphère même du récit, la poésie diffuse, le charme profond de ces pages où Mme Mary Webb chante la nature et la vie des bois, toute la simplicité et même la naïveté de son intrigue disparaissent lorsqu'on lui restitue son cadre pittoresque et varié, poétique et naturel. M. Jacques de Lacretelle et Mme Mary Canavaggia ont su conserver dans leur traduction tous ces impondérables qui font du roman de Mme Mary Webb une œuvre remarquable et peut-être le chef-d'œuvre du grand écrivain anglais. Lucien Peytin

Puis le 25 juillet 1933

Le retour au pays natal, par Thomas Hardy, traduit de l'anglais par Marie Canavaggia (éditions du Siècle). — Dans la plupart des romans anglais qui se caractérisent par leur longueur, on trouve une intrigue assez mince qui sert de prétexte à une analyse de caractère et à la peinture d'un milieu. Le

roman de M. Thomas Hardy que nous offre ici Mme Marie Canavaggia dans une traduction élégante et précise ne manque pas à cette tradition. Un homme : Yeobright, après avoir été à Paris revient au pays natal dans la lande d'Egdon, il y rencontre une jeune fille qui l'épouse dans l'espoir d'aller à Paris, mais cette jeune femme a un sentiment imprécis pour un autre homme qui devient le mari d'une cousine d'Yeobright ; le ménage ne va guère et un incident dramatique vient tout briser, la jeune femme s'enfuit et se jette dans une rivière où son ami se noie avec elle en voulant la sauver. Yeobright, veuf, épouserait volontiers sa cousine devenue veuve aussi, mais celle-ci a un penchant pour un autre et Yeobright, diminué physiquement, se décline et vieillit misérablement. Tout cela d'un intérêt assez mince serait fastidieux étalé sur plus de 500 pages s'il n'y avait pas toute la poésie de la lande, toute la peinture minutieuse et délicate d'un milieu et d'un pays des plus curieux rapportées par petites touches avec un soin et un souci du détail qui peuvent être un peu lassants par moment, mais donnent à l'ensemble un relief vraiment saisissant.

Et La Dépêche 3 décembre 1935

La Fille du Colonel chez Gallimard

Roman, par Richard ALDINGTON Traduit de l'anglais par Marie CANAVAGGIA

Vingt-six ans, intelligence rudimentaire et visage ingrat, bon cœur et beau corps également en peine, élevée selon des vues qui tendaient à faire d'elle « la jeune fille comme il faut » d'avant-guerre, Georgina

Smithers est certes la fille accomplie d'un officier supérieur de Sa Majesté britannique, mais elle est bien mal armée pour la vie.

Elle s'efforce, pauvre Georgie ! de concilier l'idéal conventionnel qu'on lui a inculqué — qu'elle ne songe pas plus à discuter qu'un bon soldat la discipline — avec les sourdes exigences de sa nature de fille saine en mal de vivre. Elle ne soupçonne pas qu'il est des accommodements avec l'idéal de vertu qu'affiche sa classe. Elle essaie de contenter et son monde et elle-même et ses efforts mettent en relief l'hypocrisie, la lâcheté, la sottise d'une société qui danse sur l'air que lui siffle sir Horace gros profiteur de guerre anobli.

Avec quelle tendre malice Richard Aldington, le jeune auteur déjà si fameux de «Mort d'un Héros», met en scène son héroïne! Avec quelle verve féroce et subtile il campe autour d'elle les personnages du colonel et de la colonelle, du clergyman et de la potinière de province, du jeune pionnier de l'Empire britannique, du propre à rien bien né et de l'intellectuel !

Une histoire aussi mordante que pathétique, dont l'intérêt rebondit sans faute à tous les tournants et qui amusera et intéressera d'autant plus le lecteur français que la traduction - tous les critiques se sont accordés pour le dire — est tellement « fidèle à l'esprit et à la lettre »... « qu'on se croirait vraiment en face d'une œuvre originale, la correspondance entre l'humour britannique et l'ironie française étant si parfaite qu'on ne peut s'empêcher de sourire, voire de rire » à maintes des saillies qui parsèment ce roman.

Les lecteurs qui connaissent les autres traductions de Marie Canavaggia, de *Carnaval* (Compton Mackensie), à *Né en Exil* (George Gissing), du *Retour au Pays Natal* (Thomas Hardy), à *La Renarde* (Mary Webb), ne seront pas surpris par pareils jugements et saisiront avec plaisir cette nouvelle occasion de constater qu'on peut dire *traduttrice* sans entendre *tradittrice*!

LE PRIX DENYSE CLAIROUIN

Denyse Clairouin fut une traductrice morte à Mathausen où elle fut déportée pour cause de Résistance. La création de ce prix fut une façon de lui rendre hommage mais je n'ai pas l'impression qu'il existe encore.

L'obtention de ce prix, nous allons le vérifier, est un grand moment dans la vie de Marie Canavaggia mais voyons d'abord comment la critique le présente :

Combat 12 décembre 1946

LE PRIX DENYSE CLAIROUIN réservé à un traducteur a été décerné à Mme Marie Canavaggia
SI l'on peut mesurer l'importance d'un prix littéraire à la qualité du buffet auquel sa distribution donne lieu, nul doute que le prix Denyse Clairouin ne connaisse une rapide notoriété. Outre MM. Graham Green, Somerset Maugham, Miller (Fullop et non Henry), Pierre Brisson. Julien Green, André Malraux. Gabriel Marcel, François Mauriac et Jean Schlumberger, il y avait, hier après-midi, avenue de Messine, un lot fort conséquent de sandwiches et

d'éclairs, de choux à la crème et de gâteaux aux marrons.

Il y avait aussi des feux de bois dans toutes les cheminées, des tapis épais et des meubles de l'autre siècle, des dames moins récentes que leurs chapeaux à plumes, des tasses de thé au citron, bref une ambiance très outre-Manche, et cela n'avait rien que de très à propos, puisque ces personnalités se trouvaient réunies pour couronner la meilleure traduction d'un ouvrage anglais, en mémoire de Denyse Clairouin, héroïne de la Résistance, et grande introductrice, dans le public français, des chefs-d'œuvre de la littérature anglaise et américaine.

Le jury s'échauffe

Vers 15 h. 20, Mme Renaud de Saint-Jean, qui fut déportée dans le même camp que Denyse Clairouin, fit une courte apparition pour annoncer que le jury s'échauffait sur les mérites respectifs de « La Lettre écarlate de Nathaniel Hawthorne, traduite par Marie Canavaglia, et du « Tristram Shandy », de Sterne, traduit par Charles Mauron. Mme Renaud de Saint-Jean paraissait elle-même très émue. Elle ajouta que des prix Denyse Clairouin allaient prochainement être fondés en Angleterre et aux Etats-Unis, pour récompenser les meilleures traductions d'ouvrages français.

A 15 h. 45, ce fut la fête, entourée de fourrure, de M. François Mauriac qui apparut dans l'embrasement de la porte. Mais il y avait erreur, le jury, c'était dans la pièce à côté. M. François Mauriac se retira, avec mille

excuses enrouées. Il dit aussi qu'il regrettait un si beau feu de bois.

« La Lettre écarlate » l'emporte

Mais les délibérations avaient pris fin. On nous introduisit dans un bureau aux murs couverts de livres et un brouillard de fumée témoignait de l'application que ces messieurs du jury avaient mise à accomplir leur tâche. Sur la table, une belle table de style, de petits carrés de papier s'alignaient, portant tous la mention : « La Lettre écarlate ». En effet, lorsque M. Gabriel Marcel prit la parole, ce fut pour annoncer que Mme Marie Canavaggia avait remporté la palme, pour sa traduction d'Hawthorne.

Serrements de main

— Une traduction excellente, précisa M. Gabriel Marcel, et une œuvre remarquable.

Il ajouta que Mme Canavaggia avait, en outre, derrière elle, une belle carrière de traductrice ; qu'elle avait été la première à traduire « *Le Retour au pays natal* », de Hardy, et qu'elle avait introduit en France Mary Webb et Evelyn Waugh.

« Notre décision, précisa encore M. Gabriel Marcel a été prise à l'unanimité. Si nos amis anglais Somerset Maugham et Graham Green ont fait quelques restrictions sur l'ouvrage même de Hawthorne auquel ils préféraient Sterne, ils se sont finalement ralliés à notre avis.

Un quart d'heure plus tard, selon les délais traditionnellement admis, Mme Marie Canavaggia arrivait, toute souriante sous une sorte de canotier

noir. On lui présenta aussitôt M. Graham Green à qui elle dut serrer et resserrer la main, autant de fois qu'il y avait de photographes présents.

Après quoi, Mme Canavaggia peut faire, à son tour, connaissance avec les richesses du buffet.

Jean MAURY. »

Pour comprendre tout l'attachement de Marie à ce prix voici une lettre qui en témoigne !

[Marie Canavaggia à Guido Piovene]³

PARIS, le 10 Juillet 1950 Cher Monsieur,

J'ai appris que l'U.N.E.S.C.O. avait mis au premier rang des vingt chefs-d'oeuvre de la littérature américaine classique *The Scarlet Letter* de Nathaniel HAWTHORNE.

Grande admiratrice de cet auteur, je rêvais depuis l'âge de 17 ans, de traduire *The House of the Seven Gables* and *The Scarlet Letter*, rêve que j'ai réalisé malgré l'indifférence des éditeurs.

J'ai traduit votre *Gazetta Nera*, cher Monsieur Piovene. Vous savez combien je suis attachée à mon travail. C'est pourquoi je me permets de vous prier de signaler l'existence de ma traduction à l'U.N.E.S.C.O. au cas où celle-ci envisagerait de publier des versions françaises des vingt chefs-d'oeuvre américains que son choix consacre, ma version de cette « *Scarlet Letter* » (dont on va fêter le cinquantenaire cette année) pourrait, il me semble, être en bonne justice adoptée. Elle a remporté, vous ne l'ignorez pas, le prix Denyse Clairoin, en 1946 ; à l'unanimité et

³ Publiée dans Marie Canavaggia Du Lérot Editeur, 2003

j'ajoute qu'André Gide et François Mauriac, qui faisaient partie des membres français du jury, m'ont adressé des félicitations personnelles. Des critiques comme Jean Blanzat m'ont complimentée et de mon travail et de mon initiative pour faire connaître un auteur pratiquement ignoré chez nous. Enfin, Julien Green a consenti à laisser publier à titre de préface une brève étude de lui sur Nathaniel Hawthorne. J'espère que ma requête ne vous importunera pas et je vous prie de croire, cher Monsieur, au meilleur de mes sentiments.

Marie Canavaggia 16, square de Port-Royal Paris
(XIIIème) Gobelins 70-89

Et comme pour introduire le chapitre suivant voici une lettre de Céline qui la félicite :

« Copenhague, vers le 23 décembre 1946]

Admirable Marie — Je reçois à l'instant la nouvelle et les preuves de votre triomphe littéraire. Si les qualités du cœur, de l'esprit, l'admirable talent se mettent à enfin être reconnues et récompensées, alors tous les espoirs sont permis ! et moi-même pour ma modeste part dans votre ombre, honteux fantôme, je me mets à tressaillir — Où allons-nous ? Trêve de facéties malsonnantes — Je suis bien content Je ne vous ai pas porté la guigne — Les Érynnies⁴ seraient-elles fatiguées — De mon entour fouteraient-elles enfin le camp ? Seraient-elles lasses de me torturer dans tout ce qui m'est cher?

⁴ Érynnies pour Érinnyes, divinité grecque déesse de la vengeance.

Marie vous êtes l'hirondelle d'hiver, mais l'hirondelle
– A certains autres signes du ciel... s'il est permis de
parler du ciel où je suis.

Et je vous embrasse toutes les deux⁵. »

Traductions de Marie

Littérature anglo-saxonne

1932 : Carnaval de Compton Mackenzie, coll. « Les Grands Étrangers », Paris, Redier.

1932 : Né en exil de George Gissing, introd. Émile Henriot, coll. « Les Maîtres étrangers », Paris, Siècle.

1932 : Le Retour au pays natal de Thomas Hardy, introd. Léon Daudet, coll. « Les Maîtres étrangers », Siècle.

1933 : avec Jacques de Lacretelle, La Renarde de Mary Webb, introd. Jacques de Lacretelle, coll. « Les Maîtres étrangers », Siècle.

1935 : La Fille du colonel de Richard Aldington, Paris, Gallimard.

1935 : Terreur dans la vallée de Q. Patrick, coll. « Le Masque », Paris, Champs-Élysées.

1938 : Diablerie d'Evelyn Waugh, préface Jean Giraudoux, coll. « Romans étrangers », Paris, Grasset.

1938 : La Folie sous la neige de Virginia Rath, Paris, Simon.

1938 : La Peinture anglaise au XVIIIe siècle de Tancred Borenius (en), Paris, Hypérion.

1939 : La Mort fait l'appel de Patrick Quentin, coll. « L'Empreinte », n° 160, Nouvelle Revue Critique.

⁵ Une référence aux deux sœurs.

- 1940 : Vigilante Armure de Mary Webb, coll. « Les Maîtres étrangers », Paris, Nouvelles Éditions latines.
- 1945 : La Maison aux sept pignons de Nathaniel Hawthorne, coll. « Les Maîtres étrangers », Nouvelles Éditions latines.
- 1945 : Une poignée de cendre d'Evelyn Waugh, coll. « Romans étrangers », Grasset.
- 1945 : Le Nez de Cléopâtre de Lord Berners (en), coll. « Fenêtre sur le monde », Paris, La Jeune Parque.
- 1945 : Le Crime du cygne d'or de Dorothy Cameron Disney, coll. « Le Sphinx », Paris, Maréchal.
- 1945 : La Catastrophe de Mr. Higginbotham et Le Jeune Maître Brown de Nathaniel Hawthorne, in collectif, « Contes étranges », première série (nouvelles de William Wilkie Collins, Nathaniel Hawthorne, Charles Dickens, R. H. Barham et Walter Scott), Paris, Les Ordres de chevalerie.
- 1946 : Meurtre entre chien et loup de Max Long, coll. « Le Sphinx » Maréchal.
- 1946 : Un cadavre bien né d'Elda Benjamin, coll. « Le Sphinx », Maréchal.
- 1946 : La Lettre écarlate de Nathaniel Hawthorne, avant-propos Julien Green, coll. « Vieille Amérique », La Nouvelle Édition. Cette traduction obtient le prix Denise Clairouin.
- 1947 : Des faits précis d'Howard Spring (en), Paris, Flammarion.
- 1948 : Les Ancêtres d'Allen Tate, Gallimard.
- 1951 : Mes jours évanouis d'Anne Green, Paris, Plon.
- 1951 : Hélène d'Evelyn Waugh, Paris, Stock.
- 1952 : Valjoie de Nathaniel Hawthorne, préface André Maurois, Gallimard.

- 1953 : Les Amis des amis d'Henry James, Paris, Arcanes.
- 1954 : Vallauris, mil neuf cent cinquante-quatre : suite de 180 dessins de Picasso, trad. de la notice de Rebecca West, Paris, éd. de la revue Verve.
- 1955 : Carnets intimes de G. Braque, trad. de la présentation de Rebecca West, éd. de la revue Verve.
- 1956 : L'Univers de Miss Sotherby d'Elizabeth Montagu, coll. « Climats », Grasset.
- 1957 : L'Image dans le tapis d'Henry James, coll. « Eaux vives », Paris, Horay.
- 1958 : « Jean Dubuffet. Brève introduction à son œuvre » de James Fitzsimmons, in Album Jean Dubuffet, Bruxelles, La Connaissance.
- 1958 : Les Sables de la mer de John Cowper Powys, Paris, Plon.
- 1961 : De vie à trépas de Theodore Powys, Gallimard.
- 1961 : Malcom de James Purdy, Gallimard.
- 1965 : Autobiographie de John Cowper Powys, Gallimard.
- 1967 : Camp retranché de John Cowper Powys, Grasset.
- 1968 : « Le Voile soulevé » de George Eliot, Paris, in Revue de Paris, février et mars.
- 1973 : « Thomas Hardy » de John Cowper Powys, in Granit, no 1-224.
- 1982 : Les Sables de la mer de John Cowper Powys, Bourgois.

Littérature italienne

- 15 avril 1931 : « Le Maçon fatigué », nouvelle d'Arturo Lorja (it), in Europe, n° 100.

- 1935 : L'État corporatif de Bruno Biagi, Nouvelles Éditions latines.
- 1939 : La Roue de Gian Dàuli (it)²⁵, Stock.
- 1940 : avec Pierre Dutray, Le Boucanier du roi de Raphaël Sabatini, Gallimard.
- 1942 : avec Renée Canavaggia et Louis Jouvet, Pratique pour fabriquer scènes et machines de théâtre de Nicola Sabbattini, introd. Louis Jouvet, Neuchâtel, Ides et Calendes.
- 1946 : Marco Polo de Giotto Dainelli (it), Paris, Denoël.
- 1947 : Amérique, premier amour : scènes de la vie américaine de Mario Soldati, Paris, Portes de France.
- 1947 : L'Affaire Motta de Mario Soldati, Paris, Pavois.
- 1948 : « Histoire de Marcos » de Guido Piovene, in Revue de Paris, septembre.
- 1949 : La Gazette noire de Guido Piovene, Paris, Laffont.
- 1956 : Un soulier de Luigi Santucci, conte de Noël, La Pensée française, no 2.
- 1957: Fiesta de Prudencio de Pereda, coll. «Climats», Grasset.
- 1962 : Agostino d'Alberto Moravia, Flammarion.
- 1985 : revu et corrigé par Jean-Noël Schifano, Magie blanche de Gian Dàuli, coll.«Les Chemins de l'Italie», Paris, Desjonquères.

Marie assistante de Céline

Céline... que d'outrages par ses ouvrages !

En 1932, Céline ne veut pas relire les épreuves du *Voyage au bout de la nuit*. Sa secrétaire, Jeanne Carayon, le fait à sa place. Quatre ans plus tard, elle séjourne au États-Unis et ne peut assister l'écrivain qui prépare *Mort à crédit*. Elle lui recommande Marie Canavaggia, une amie à elle, rencontrée au lycée de Nîmes. Naît alors une amitié sans faille. Femme de confiance, elle négocie à la place de l'auteur avec les éditeurs. Lorsqu'à la Libération, il s'exile au Danemark pour fuir la justice, elle est le lien qui le rattache à la France. Entre 1945 et 1951, ils échangeront plus de 400 lettres.

Jean-Paul Louis dans son introduction indique encore :

« En 1936, au moment d'entamer sa seconde carrière, Marie Canavaggia est donc âgée de 40 ans (née deux ans après Céline). [...] Il est intrigant de constater que ses choix littéraires (son goût pour Giraudoux ne va pas sans agacer Céline) et son activité même de traductrice ne sont pas en phase avec le feu créateur, et dévastateur pour une grande partie de la littérature de son époque, allumé par Céline avec *Voyage* et plus encore avec *Mort à crédit*, dont Marie Canavaggia est la première lectrice. Comment une jeune femme qui n'avait manifesté jusque-là, en apparence, que des goûts artistiques assez classiques, a-t-elle pu assumer la charge d'un tel texte [*Mort à crédit*],

dont il ne faut pas oublier qu'il a été presque unanimement reçu, ou plutôt rejeté, dans le monde littéraire de 1936, comme une monstruosité ? Eh bien, si on en juge par les documents de travail qui ont été conservés de cette première collaboration entre Céline et sa secrétaire, avec beaucoup de *sérieux* — l'une des qualités qu'il lui reconnaît très vite, et qu'il met par-dessus tout. C'est à se demander même si ce sérieux, et les scrupules avec lesquels Marie passe au crible les questions en suspens, ne sont pas ce qui lui a permis, dans un premier temps, de se protéger contre la violence éblouissante de la langue célinienne. Mais il serait sot aussi de s'imaginer une secrétaire timide, effarouchée et rougissante devant les obscénités du texte. Pour Marie Canavaggia, et toute son existence en est la preuve, l'amour de la littérature prime tout, bien au-delà du jugement moral, ou politico-social dans certains cas, porté sur les contenus, ou encore d'une supposée fragilité psychologique devant les brutalités de la vie exprimées en mots crus. Si certains comportements de Céline ont pu la gêner, ils ne sont pas d'ordre littéraire.

Dès le début de leur correspondance, il est possible de dresser l'inventaire des habitudes de travail de Céline avec sa secrétaire : terme, comme elle l'écrira elle-même, qui doit se comprendre plus exactement comme «assistante». Il ne s'agissait pas qu'elle dactylographiât le manuscrit (pour cela, on avait recours aux soins de Suzanne Chenevier — il y a beaucoup de femmes dans la vie

littéraire de Céline), mais de le dicter, de surveiller l'établissement de la ou des dactylographies, puisqu'on sait que Céline récrivait plusieurs fois ses textes d'un bout à l'autre, et enfin de corriger les épreuves d'imprimerie. Elle avait donc à intervenir pendant toute la série de métamorphoses qui mènent du manuscrit initial au livre imprimé, et chaque étape se faisait en collaboration étroite avec Céline. Les rencontres entre eux seront nombreuses, avant 1944 et après 1951. »

Leurs relations écrites seront si fortes qu'elles feront l'objet d'une publication. *Les lettres à Marie Canavaggia*, qui forment le corpus épistolaire célinien le plus important en nombre. Il se compose de 508 textes. Il est aussi le plus étendu dans le temps puisqu'il commence en 1936, jusqu'à la mort de l'auteur en 1960. Elles témoignent sur la genèse du style, sur le travail acharné que Céline mène sur l'écriture, en toutes circonstances et jusqu'à son dernier souffle. Elle deviendra son cher double.

Dans ses lettres à Maria, la référence à Renée est fréquente. Pour la dernière lettre de janvier 1951 où elle est présente, il s'agit d'un postscriptum qui a ensuite été biffé où Céline demande à Maria de faire lire une lettre à Renée car «*elle a plus l'esprit des comptes que vous*». Fascination de Céline pour la mathématicienne ?

Renée a même conservé des manuscrits de Céline à l'Observatoire pour qu'ils soient en *un lieu certain* !

Céline le médecin aide même Marie à soigner Renée malade en 1948 en lui proposant de lui donner de la Kola Astier « *un régulateur du cœur tonique et reconstituant du système nerveux.* »

Mais que dire des lettres en général ?

Prenons les références à Aragon.

4-10-1945 : « [Jules Romains] il est devenu statue et Malraux et Aragon et Mauriac de même. »

3-03-1947 : « Il faudrait que je republie tous mes livres (...) et merde pour Mondor et Aragon. Je ne vais pas crever de faim à côté de mes ouvrages pour me soumettre aux ukases de Triolet⁶ ! »

15-10-1947 : Note ironique : « Je vais bientôt publier la liste des écrivains artistes que j'ai fait envoyer à Buchenwald : Mauriac, Duhamel, Colette, Aragon, Triolet, Guitry, Mistinguett et cent autres par l'intermédiaire du Dr Petiot. »

Le 29 septembre 1949 un article de *l'Humanité* promet la mort à Céline qui, en réponse, écrit à Marie qu'il projette d'écrire à Aragon : «qu'il prenne des bourriques un peu moins imbéciles».

En 1943 Bernardini publie un livre chez Denoël sur les noms juifs dont Céline écrit la préface. « Il [Denoël] devait avoir à ce moment là partie liée avec Aragon pour me faire écrire quelque chose de *pro boche d'antijuif* bien net – bien *fusillable*. Qu'il était dépité le voyou ! »

Car Céline juge cette préface peu anti-juivre et pas pro-boche.

⁶ La femme d'Aragon

Le Populaire du centre, journal de Limoges, rendra hommage à Marie le 28 1 2019 en répétant la page Wikipédia !

«Née à Limoges, Marie Canavaggia fut la plus proche collaboratrice de Louis-Ferdinand Céline. Présentée par une amie à l'écrivain, elle l'a guidé, soutenu, encouragé, défendu. En 1932, Céline ne veut pas relire les épreuves du *Voyage au bout de la nuit*. Sa secrétaire, Jeanne Carayon, le fait à sa place. Quatre ans plus tard, elle séjourne au États-Unis et ne peut assister l'écrivain qui prépare *Mort à crédit*. Mais, elle lui recommande Marie Canavaggia, une amie à elle, rencontrée au lycée de Nîmes. Naît alors une amitié sans faille. Femme de confiance, elle négocie à la place de l'auteur avec les éditeurs. Lorsqu'à la Libération, il s'exile au Danemark pour fuir la justice, elle est le lien qui le rattache à la France. Entre 1945 et 1951, ils échangeront plus de 400 lettres. »

Conclusion



Vacances studieuses des trois filles avec leur mère.
Sur le chevalet il y a un dessin de Jeanne. J'imagine
Marie au premier plan à droite.

1) Les sœurs sont d'une famille plutôt riche mais bénéficient-elles du soutien familial ? Le 17 février 1942 Maria aura ce mot pour Céline :

« Vous savez que je rattrape tout à fait mes mois de chômage ? Pas un mais deux boulots il m'a donné Denoël... Avec le Voyage les Mémoires d'Alexandre Dumas ! J'ai beau avoir bien de soucis voici des mois que je n'avais tenu aussi bien le coup... ça fait écran ce travail (et des sous aussi ! Bienvenus !) Il vaudrait mieux n'avoir pas besoin d'écran bien sûr... mais par les temps qui courent ! Enfin je vous dis ça en manière de merci car si j'ai ces travaux c'est bien grâce à vous, je ne l'oublie pas... »

La mère était morte en 1925 et sans doute que les filles sont tombées sous la coupe d'un père inquiet pour leur avenir. Lui meurt en 1952 et c'est sans doute seulement à ce moment-là qu'elles peuvent se partager l'héritage. Marie évoque à Céline ses soucis avec des immeubles possédés à Limoges.

2) Marie était-elle amoureuse de Céline qui, lui, tenait beaucoup à sa femme ? C'est un mystère mais qui pourrait expliquer son attachement constant, pendant une si longue durée à un écrivain qui a traversé tant d'épreuves.

3) Politiquement, Marie publie son premier texte sur la revue de gauche *Europe*, elle soutiendra une Résistance en 1944, elle a une sœur membre du Parti communiste... autant de petit signe qui la place à gauche et de son côté on a pu constater que Céline la félicite pour le prix obtenu en hommage à une Résistante !

Marie est-elle l'indication que l'on a fait à Céline des faux procès ? Pascale Froment avait tenté d'écrire une biographie de Denoël qui aurait pu nous éclairer. Elle n'est jamais arrivée au bout de son rêve.

En conséquence je retiens de la vie de Marie cette lettre de Bachelard :

Gaston Bachelard à Marie Canavaggia

Paris le 25 mai 58

Chère Madame,

Quel livre vous m'avez envoyé ! Vous me disiez dans votre si gentille dédicace de lire l'avant-dernier chapitre. Mais j'ai voulu lire tout le livre ligne par ligne. Et je viens seulement d'en achever la lecture. On apprend plus en lisant un livre de Powys qu'en lisant une bibliothèque de psychologue. C'est un grand poème de psychologie qu'un tel roman. Chaque être nous est désigné par sa profondeur, petite profondeur ou grande profondeur peu importe. La dimension humaine est révélée.

Je lis Powys comme je lis Dostoïevski

Quel service vous venez de rendre ! Allez-vous continuer ?

Powys est si profond, si vrai que je crains que son livre n'ait pas l'immense succès qu'il mérite. Les romans d'Amérique font des hommes d'artifice. Ils sont des essais de psychologie cocasse. Avec Powys on rêve et on médite.

Jean Wahl sait tout cela, sa préface est digne du livre.

Traduisez bien vite un autre livre, un livre aussi beau, aussi grand.

Je vous remercie pour la semaine de lecture que vous m'avez donnée et je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments tous dévoués.

Bachelard

Gaston Bachelard. 2 R de la Montagne Ste Geneviève Paris 5.

Sources

Marie Canavaggia, préface Henri Godard Du Lérot Editeur,
2003

Céline, Lettres à Marie Canavaggia 1936-1960,
Gallimard, 2007

nous les Elus, J.R. Canavaggia, Grasset, 1946